

Naim est un jeune  
Palestinien de 19  
ans qui vit à Gaza.  
Il est à genoux  
devant le corps de  
sa mère. Ses yeux  
sont secs. Il ne  
pleure pas. Sa co-  
eur est froide. Ter-  
rifiante. Il la sent  
qui vibre dans son  
corps. Il a juré près  
du corps de sa  
Maman. Qu'il en-  
trait en résistance.  
Pour elle et pour  
son grand-père.  
Et peut-être aus-  
si pour sa petite  
soeur qui ne va



# Paradoxes

fracture(s)

**Marc Chambeau**

Trop souvent l'humanité dérape. Quand c'est chez les flics, c'est la démocratie qui est bousculée. Même si trop souvent, ça passe crème. La démocratie qui n'a plus vraiment voix au chapitre quand la guerre est déclarée. La guerre qui produit d'indicibles violences. Dont les victimes sont souvent, trop souvent, beaucoup trop souvent innocentes. Ce qui n'empêche la colère de monter. Potentiellement terrifiante. Un mouvement perpétuel. Sans issue ? Parfois l'humanité se fait juste un peu maladroite. Mais les intelligences permettent de retrouver le bon chemin. Pour que l'histoire soit finalement belle et douce.



## Quand dérape la fliquette

### Chapitre I

Alexandra était une petite nana sans histoires. Pas particulièrement brillante à l'école, mais capable de réussir sans trop d'examens de passage. Elle avait quelques amis et amies sympas, pas particulièrement originaux voire hors des cadres. Elle aimait les chevaux et avait fait un peu d'équitation, mais sans suffisamment accrocher aux tâches des soins aux canassons. Et pour monter, fallait se coller à ces tâches... Elle se contentait quand elle rendait visite à ses grands-parents, d'aller admirer les juments et leurs poulains qui s'ébattaient dans la prairie voisine de la maison. Elle avait fait un peu d'athlétisme parce que sa maman trouvait qu'elle avait une légère tendance à grossir. Et elle fréquentait un peu la maison des jeunes du quartier, surtout quand les mecs qui l'intéressaient s'y trouvaient ou quand il y avait des concerts. Parce qu'elle adorait la musique. Elle aimait autant draguer qu'être draguée et appréciait se retrouver dans les bras des garçons.

Les adultes s'intéressaient plus qu'elle à son avenir et lui posaient parfois la question de ce qu'elle voulait faire plus tard. Elle n'avait pas beaucoup d'idées. Juste qu'elle savait qu'elle était intéressée par les cours de sciences sociales. Autant par le prof qu'elle trouvait mignon que par les sujets abordés ! la pauvreté, la solitude, le racisme, les inégalités, toutes ces questions ne la laissaient pas indifférente. Et s'il y avait un cours où elle était attentive, c'était sans doute celui-là. Sans exagération quand même. Si ses copains et copines lui envoyaient des sms, elle décrochait assez rapidement du cours. Mais quand même. S'il y avait une direction vers laquelle aller, ça pourrait être celle-là.

Elle a eu 18 ans. Elle terminait sa rhéto. Il allait falloir se décider. Peut-être parce qu'en sciences sociales ils avaient parlé de maltraitance des enfants ? Peut-être parce qu'ils avaient aussi abordé la question du harcèlement de rue ? Si la psychologie ou les études d'éducateur auraient pu l'intéresser, c'est à la formation de police qu'elle décida de s'inscrire. Elle sentait qu'elle avait besoin d'action, qu'elle avait besoin d'être utile, qu'elle avait besoin d'aider celles et ceux qui vivaient des difficultés.

Elle a passé les épreuves de sélection et la visite médicale. Ça a été tout juste pour les épreuves sportives. Tout juste mais suffisant. Et elle a pu accéder à la

formation. Elle se sentait capable de devenir inspectrice. C'est vers là qu'elle avait choisi de se diriger.

Elle s'y est éclatée dans cette formation. C'était plein de mecs, mais les femmes étaient relativement bien acceptées également. Il y avait bien l'un ou l'autre con macho, autant parmi les formateurs que parmi les étudiants, mais ce n'était pas la majorité. La plus grande partie des mecs étaient d'ailleurs bien contents qu'il y ait des femmes... Et comme Alexandra et ses copines, si elles savaient se faire respecter, n'étaient pas farouches non plus, ça convenait bien à ces jeunes gars en chaleur perpétuelle. La jeune femme se plaisait bien dans cette ambiance estudiantine relativement légère, malgré la dimension stricte du métier auquel tous et toutes se destinaient.

Les cours ? Il y avait le sport. Elle savait qu'elle en baverait, mais elle s'est accrochée et a même été félicitée par les formateurs pour son acharnement à tenir le coup. Sinon, y avait un paquet de cours de droit. C'était ceux qui demandaient le plus d'étude. Et les formateurs rigolaient pas avec ces matières. Fallait bûcher ! Alexandra aimait assez le par cœur. Elle savait que pour de telles matières, ça allait l'aider. Par contre, il y avait deux autres petits cours, plutôt théoriques, qui faisaient sourire certains formateurs. Ceux qui les donnaient semblaient eux-mêmes un peu blasés. Il y avait la déontologie et le cours des contextes sociétaux. Moins de 60 heures sur un total de 1300h... Léger. Et dédaignés, même par l'équipe des enseignants... Si même les profs ne considéraient pas vraiment ces deux cours, autant dire qu'ils étaient pris par-dessus la jambe, sans que ça ne prête à conséquence. Alexandra aurait pu être intéressée. Elle avait lu quelques articles du portefeuille de lectures qui lui avait semblé bien instructifs. Mais comme les potes semblaient moins accrochés, elle avait assez facilement laissé tomber.

Une matière qui passionnait et impressionnait, c'était celle sur la gestion du stress et de la violence. Le prof qui enseignait était psychologue et criminologue. Et il expliquait vraiment bien. C'est là que chacun comprenait ce que pouvait être le métier, et ce à quoi il pourrait être confronté.

Mais ce qui intéressait le plus les étudiants et les étudiantes, ce pour quoi ils se sentaient les plus concernés, c'était la pratique : le cours sur les interventions policières par exemple. Les contrôles d'identité, les fouilles, les privations de liberté, le maintien de l'ordre, les enquêtes et la récolte d'infos étaient

assidument suivis et très participatifs. Les étudiants s'y sentaient très impliqués . Bon... Ce qui concernait la circulation les intéressait un peu moins. Mais, même ce cours-là était amusant parce qu'il y avait beaucoup de mises en situations, et on riait bien. Les profs qui donnaient ces leçons avaient été sur le terrain. Ils avaient fait tout ça. Ils avaient eu des merdes. Ils avaient réussi des trucs pas possibles. Ils connaissaient leur matière. Et certains avaient la façon de raconter qui captivait les jeunes.

Alexandra avait été surprise plus d'une fois du vocabulaire utilisé par certains de ces formateurs. Ça lui paraissait bien éloigné des notions de respect, d'assertivité, de lutte contre les stéréotypes ou les préjugés dont on lui parlait dans d'autres cours. Mais ça faisait rire ses copains. Elle avait pris le parti d'en rire aussi. Il faut dire que ces profs racontaient tellement bien les choses, et qu'ils en avaient tellement vécu eux-mêmes qu'on ne pouvait que leur faire confiance et les admirer. Quand les aspirants buaient un verre après leur journée ou quand ils se retrouvaient autour d'un spaghetti bolo chez l'un ou l'autre, c'était de ces cours là qu'on parlait. Et c'était à ces profs là qu'on voulait ressembler. Des gens qui connaissaient le terrain et n'avaient pas leur langue en poche, notamment pour remettre en cause les discours policés qu'ils estimaient tellement peu en phase avec la réalité... Qui disaient les choses telles qu'elles étaient. Enfin telles qu'ils les voyaient.

Louis, Emilio et Sandra étaient les seuls à mettre de la nuance dans cette adhésion au charisme de ces formateurs. « C'est quand même limite raciste » osaient-ils. Ou, « si on relit le cours de droit, je suis pas sûr qu'il avait le droit de faire ça » ... Ils étaient rapidement rabroués et remis à leur place. On oubliait même de les inviter à certaines soirées. Alexandra était intéressée par ce que ces trois-là racontaient. Ça lui rappelait ce qu'expliquait son mignon petit prof de sciences sociales des humanités. Mais elle aimait bien ces soirées avec ses potes. Elle n'avait pas envie de se démarquer du groupe. Elle trouvait que ces profs étaient quand même des mecs qui en avaient dans le froc... Elle avait fait le choix des autres plutôt que du trio de « gauchistes » comme certains les appelaient.

Alexandra a réussi ses examens. Emilio et Sandra ont été recalés. Ils ont été cuisinés sur le concept d'ordre public sur lequel ils avaient beaucoup travaillé ensemble. Leur approche ne correspondait pas vraiment à celle des formateurs. Ça a été assez radical. On leur a fait comprendre que le métier n'était pas fait

pour eux. Emilio dira plus tard qu'il l'avait bien compris avant qu'on ne le lui dise. Louis est lui passé par le chas de l'aiguille. Il a été plus stratégique que ses deux potes. Mais qu'est-ce qu'il était mal quand on a annoncé les résultats et qu'il s'est vu réussir alors que les deux autres étaient déclarés en échec !

## Chapitre 2

Alexandra travaille maintenant. Un commissariat sympa. C'est pas tout à fait ce qu'elle croyait, mais elle s'entend bien avec ses collègues. Elle a commencé par des patrouilles à pied. Elle travaillait le plus souvent avec Paul, Dan et Jerem'. Des grandes gueules qu'elle avait fini par trouver sympas. D'accord, leur rapport aux gens n'était pas ce à quoi elle s'attendait. On avait parlé aux cours de l'importance d'être serviable, courtois et de rester compréhensif. C'est comme ça que ça se passait le plus souvent dans le premier contact. Par contre, si ça se compliquait, et les gens qui les interpellaient étaient parfois énervés, ça s'embrouillait régulièrement. Alors, les trois collègues montaient rapidement dans les tours, roulaient des mécaniques et faisaient comprendre qu'ils étaient l'ordre et que ça ne se discutait pas... Elle aurait sans doute préféré un peu plus de dialogue. Mais ils étaient sur le terrain depuis suffisamment longtemps que pour savoir comment il fallait fonctionner. Dans les situations les plus complexes qu'elle avait rencontrées la première semaine, s'il n'y avait pas eu de coups, ses collègues n'avaient pas hésité à empoigner ou à secouer les gugusses qui tentaient de leur résister ou de marquer un peu trop virulemment un désaccord. Elle avait observé que c'étaient surtout des jeunes et surtout à la peau basanée qui se faisaient malmener. Mais ils étaient très clairs ses collègues. Eux n'étaient pas racistes. Même s'il fallait bien reconnaître que les comportements qu'ils estimaient inadéquats étaient quand même le plus souvent le fait des maghrébins ou de ceux des pays de l'est. C'est ce qu'ils disaient.

Alexandra aurait pu se poser des questions s'ils n'avaient été aussi charmants avec elle. Charmants et aussi marrants. C'étaient vraiment des mecs sympas. Même à son bizutage, elle s'était marrée... Pourtant ils n'y avaient pas été avec le dos de la cuillère. Elle avait passé la première partie de la nuit à genoux ou à quatre pattes, à répondre à des quizz coquins, chanter des chansons paillardes et raconter des blagues salaces. Et être régulièrement punie. La punition, c'était embrasser les pieds des collègues qu'ils soient nus, chaussés de chaussettes ou de godasses. Et puis boire de leur mousseux... Elle était complètement bourrée à la fin de la soirée. Elle se souvient de mains baladeuses, de rires gras,



d'un retour nauséeux en bagnole jusque chez elle, puis d'avoir été mise au lit. On lui avait retiré ses chaussures et son pantalon, et elle se rappelle d'une voix qui insistait « on la foutrait pas à poil ? » et d'une autre qui répondait « non, non, ça ne se fait pas comme ça ». Puis « t'as pas envie de voir ses nichons ? » et la réponse : « Ses nichons, elle nous les montrera quand elle le décidera ». Puis ce fut le noir complet jusqu'au réveil qui avait sonné à 7h. Un mal de tête d'une violence rare lui rappelait sa soirée. Elle avait pris une douche et était arrivée tant bien que mal au commissariat. Ils s'étaient un peu moqués d'elle, mais avaient surtout été gentils... Ils l'avaient emmenée faire des patrouilles en voiture pour qu'elle puisse profiter de l'air frais qui ne pouvait que lui faire du bien et ils l'avaient abreuvée de café noir, sensé lui permettre de tenir la journée... Elle n'aurait sans doute pas pu avaler grand-chose d'autre.

Il arrivait aussi que Jerem' se permette des privautés. Mais elle trouvait que ça restait de la rigolade... Par exemple, quand elle s'asseyait à côté de lui dans la voiture de patrouille, il glissait sa main sur son siège pour qu'elle y pose les fesses. Elle n'avait pas hésité. Il s'était pris une belle gifle ! Ce qui ne l'avait pas empêché de recommencer, en échanges d'autres gifles... C'était finalement devenu un petit rituel... La main sur les fesses et la gifle en retour... Gifle qui se faisait finalement de moins en moins appuyée.

Et puis, une autre fois, alors qu'elle était dans le vestiaire réservé aux femmes, ils avaient débarqué en débardeur et sans rien en-dessous. Ça l'avait un peu crispée. Elle n'avait rien demandé ! C'était, comme qui dirait, un manque de respect. Et elle commençait à se demander jusqu'où ils iraient... Bon, ils avaient amené des canettes et lui avaient rappelé que c'est elle qui leur avait raconté ce fantasme du débardeur. Et c'est vrai que ç'en était un qu'elle devait leur avoir raconté à son baptême... Mais ce fantasme, elle l'avait plutôt imaginé avec le mannequin Coca-cola light, Justin Bieber ou Vincent Kompany. Pas avec ces collègues un rien ventripotents. Bon, elle en avait finalement bien ri... C'était quand même de bons potes ! Un peu lourds parfois, un peu machos, un peu fachos, mais surtout gentiment attentionnés avec elle...

Et puis, il y avait eu cette soirée à l'aéroport. Un gars récalcitrant, qui ne parlait pas le français qui s'est énervé et que Paul et Dan ont immobilisé, un genou sur la poitrine comme on leur avait appris. C'était un costaud le mec. Même immobilisé, il continuait à s'exciter. Comme il semblait les insulter, ils se sont moqués. Il avait un accent guttural. Jerem' lui a répondu en prenant l'accent

allemand des films de la 7ème compagnie. Alexandra a fait le salut nazi... Ça rigolait bien. Puis Jerem' s'est rendu compte que le mec suffoquait. Dan a relâché la pression. Le mec lui a donné un coup. Et Dan a reposé son genou avec force. Il n'a plus lâché. Jusqu'à ce que l'homme soit calmé et ne bouge plus. Sa poitrine se soulevait de manière irrégulière. Dan et Jérém l'ont jeté à l'arrière de la voiture pour le conduire au commissariat et lui faire passer la nuit au cachot. Il était encore dans les vapes quand ils l'ont déposé sur le banc du cachot.

### Chapitre 3

Quand elle est arrivée au taf le lendemain matin, ses potes étaient blêmes. Le mec avait claqué pendant la nuit. Le chef était furax... Il aurait préféré se passer de ça. Dans la journée, la hiérarchie était prévenue. Les collègues se rendaient compte qu'ils avaient fait une belle connerie. Alexandra n'était pas fière non plus. Ils ont passé la journée à errer dans la ville, histoire de se donner une contenance.

C'est le lendemain qu'ils ont été convoqués, un par un dans le bureau du chef, qui était accompagné d'autres policiers extérieurs au commissariat. On leur a demandé de raconter ce qui s'était passé. Et on les a tous prévenus qu'on n'en resterait sûrement pas là... D'autant plus qu'une vidéo de la scène avait été visionnée. L'ambiance était maussade... Les autres collègues ne savaient pas très bien comment se positionner. Les éviter pour ne pas être considérés comme complices ? Ou soutenir ? On a conseillé à Dan et Jerem' qui avaient des heures sup' de les prendre. Et à Paul et Alexandra de demander un certif' jusqu'à la fin de la semaine. Ils se sont tous terrés chez eux, sans contacts avec les autres ou le bureau

Puis, ils sont rentrés... Peu d'infos circulaient. Personne ne savait trop ce qui se passait. Des collègues, pas tous, venaient marquer leur sympathie. « Il était super énervé, ingérable, vous avez fait ce qu'il fallait faire. On aurait sans doute fait comme vous... » Paul acquiesçait doucement, mais répondait « c'était quand même un homme... et je l'ai tué ». « Mais non, tu l'as pas tué ! Il est mort, mais c'est lui le premier responsable. On m'a dit comme il vous insultait, comme il t'avait frappé, ... » Paul n'était pas vraiment convaincu. Il allait mal.

Alexandra n'allait pas bien non plus. Elle était consciente que ça avait merdé. Elle avait pas bien compris où... Le gars déconnaît grave, il avait fallu le calmer.

C'était leur boulot. Et ils l'avaient fait. Ils auraient débordé ? Quand cela avait-il débordé ? Elle ne comprenait pas... Elle se souvenait aussi de son salut nazi. Elle ne comprenait pas bien non plus pourquoi elle avait agi ainsi. Elle se demandait pourquoi tous avaient ri à ce moment et pourquoi elle avait été fière de ça...

Les jours ont passé. Puis les semaines et les mois. Rien n'évolue. La vie semblait avoir repris son cours. Un peu difficilement pour les quatre, mais les images s'éloignent. Certains collègues s'affranchissent maintenant. Reviennent vers eux. Et leur disaient en leur frappant sur l'épaule qu'ils avaient bien fait, qu'il fallait que la police se fasse respecter, et que de toute façon, c'était un mec qui n'avait rien à faire ici, et qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait... De plus en plus, ça se disait que ce qui s'était passé était finalement légitime et que le premier responsable c'était l'autre, celui qui s'était rebellé... Il y avait eu quelques fêtes entre collègues. Comme avant. Des invitations chez l'un ou chez l'autre. Des fêtes bien arrosées où les événements étaient de plus en plus relativisés. Où certains disaient que la prochaine fois, ce serait leur tour. Et qu'eux non plus n'hésiteraient pas à se faire respecter, à faire respecter la police...

### **Chapitre 3 bis**

Et si Alexandra était arrivée au taf le lendemain matin, mais, cette fois, dans un pays démocratique ? Ses potes auraient été blêmes aussi. Parce que le mec aurait quand même claqué pendant la nuit. Le chef aurait aussi été furax... Il aurait préféré se passer de ça...

Dès leur arrivée, chacun a été convoqué dans le bureau du chef. Il voulait avoir des informations précises. Après avoir entendu Paul puis Jerem' les deux premiers interrogés, il a interrompu ses entrevues, le temps de faire venir des collègues du Service de Contrôle Interne de la police fédérale. Et ils sont repartis à zéro. Le soir même, tous les quatre étaient mis en congé, avec l'obligation évidente de rester disponibles pour l'enquête.

Dès le lendemain, ils étaient reconvoqués. Une vidéo de la scène était assez explicite et démontrait la violence de leur intervention et la légèreté avec laquelle ils avaient manqué à leurs responsabilités. Le chef martelait que la violence policière ne pouvait être légitime que si elle était utilisée en dernier recours et pour atteindre un but objectif, légitime et raisonnable. Que ce n'était manifestement pas le cas dans le cas présent. Et qu'il ne tolérerait pas ça dans

son commissariat.

Très vite, les procédures ont été mises en place pour que Paul soit éjecté de la police. Il avait manifestement un dossier chargé, et cet événement faisait largement déborder le vase. Pour les deux autres hommes, la procédure était plus prudente. Et la hiérarchie souhaitait prendre son temps et être conseillée pour bien décider. Alexandra en était, elle, à sa première erreur, et pour gravissime que fut cette erreur, les boss n'entendaient pas agir sur le coup de l'émotion et souhaitaient faire des propositions raisonnées. Ils avaient demandé à la jeune femme d'entamer un travail avec un psychologue. C'était une première démarche. D'autres suivraient. Par ailleurs, la justice avait été saisie et un juge instruisait l'affaire...

Le ministre lui-même était tenu au courant de la situation. Et comme elle lui paraissait suffisamment grave, il avait souhaité en faire part au parlement pour pouvoir débattre avec les députés. Une analyse approfondie avait été entamée. Des experts avaient été auditionnés et après une année de travail, un rapport sérieux était présenté, d'abord aux politiques puis à la presse et aux citoyens. L'accent était notamment mis sur la réforme de la formation initiale et sur la nécessité de renforcer la formation continuée. Avec une insistance particulière sur l'importance pour les policiers d'être particulièrement attentifs à un comportement exemplaire, au fait de ne pas abuser de leurs droits et d'exercer avec discernement leur capacité à contrôler des collègues qui s'écarteraient de la norme. Le parlement dans ses conclusions insistait également sur le fait que beaucoup de policiers souhaitaient vraiment être au service de la population dans toute sa diversité, et qu'il fallait œuvrer pour qu'il puisse en être constamment ainsi.

Alexandra a elle poursuivi ce qu'on a appelé un parcours de réinsertion. Elle a beaucoup travaillé sur la place qu'elle avait occupé ce soir-là, sur le rôle qu'elle aurait pu avoir vis-à-vis de ses collègues, sur le sens de son salut. Il semble qu'elle ait vraiment compris ses erreurs. Elle s'est rendu compte, notamment dans son travail avec le psychologue, que ce qui l'intéressait, c'était vraiment le travail de proximité. Quand la hiérarchie a été convaincue du chemin parcouru, elle lui a proposé d'être mutée dans une autre région pour y développer cette dimension de proximité qui lui convient finalement très bien.





## Palestine, novembre 2023.

Naïm est un jeune Palestinien de 19 ans qui vit à Gaza. Son idole, c'est son grand-père qui est un vieux sage aux cheveux gris, à la longue barbe grise et aux yeux gris. Son grand-père lui a expliqué l'histoire de son pays. Il lui a expliqué pourquoi la paix valait mieux que tout. Il lui a expliqué son désaccord avec les combattants qui attaquaient Israël, même s'il pouvait les comprendre. Il expliquait aussi pourquoi il pouvait les comprendre. Il a beaucoup raconté son rêve d'un pays où ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants pourraient vivre heureux et en paix. Quand son grand-père parle, Naïm se tait et écoute la belle voix grave.

Naïm lui-même, ne comprend pas toujours les combattants palestiniens. Il y a pourtant d'autres jeunes avec lesquels il s'entend bien qui sont combattants. Il doit avouer que si l'armée israélienne est touchée par une attaque, ça ne lui déplaît pas. Il a vu comment pouvaient se comporter ces soldats vis-à-vis de son peuple. Il n'a pas compris et ne pourra jamais comprendre cette inhumanité, cette bestialité. Mais parfois les attaques des combattants touchent des civils. Des jeunes comme lui. Des gens qui ne sont pas des sauvages. Avec ça, il a plus de mal. L'espoir de Naïm, c'est une solution à deux Etats. Il ne rêve pas de devenir l'ami des Israéliens. Ce sera sans doute trop compliqué. Mais pourquoi pas ses enfants ou ses petits-enfants ?

Naïm rêve de faire de la musique. Particulièrement de la guitare et de l'harmonica. Naïm rêve de devenir instituteur. De raconter des histoires aux enfants. De leur expliquer les étoiles, les oiseaux. De leur apprendre à lire et à écrire. Naïm rêve que son ami Yasser intègre l'équipe nationale de foot et qu'ils se qualifient pour la coupe du monde.

Naïm est un jeune Palestinien de 19 ans qui vit à Gaza. Il a très peur. Et il n'a pas compris. Il n'a pas compris pourquoi les combattants Palestiniens s'en sont pris à des jeunes qui faisaient la fête, chantaient et dansaient et qui manifestement, n'étaient pas du tout agressifs. Il n'a pas compris pourquoi ces combattants ont enlevés des civils qui n'avaient rien fait. Des femmes, des enfants, des jeunes, des vieillards.

Naïm a très peur. Parce qu'il connaît suffisamment les dirigeants israéliens et l'armée israélienne. Il sait qu'ils vont réagir. Il sait aussi combien ça manquera de discernement. Que ça manquera totalement de discernement. Que l'objectif sera de montrer à leur population qu'ils sont là et qu'ils sont forts. Même si tout le monde le sait déjà. Il sait combien il est maintenant en danger. Combien son grand-père est en danger. Combien sa mère est en danger. Combien sa petite sœur est en danger. Combien ses amis sont en danger.

Naïm est un jeune Palestinien de 19 ans qui vit à Gaza. Depuis deux jours, il pleut des bombes sur Gaza. Et les Gazaouis sont sans défense. Peut-être se réfugier dans un souterrain ? Mais ça tiendra combien de temps ? Naïm tenait la main de son grand-père quand il s'en est allé. Vaincu par une explosion. Jusqu'au bout, il a parlé à Naïm. Jusqu'au bout il lui a dit qu'il devait penser à sa mère, qu'il devait s'occuper de sa petite sœur. Malgré sa souffrance, il a continué à lui sourire. Et puis ses yeux gris se sont fermés. Pour ne plus se rouvrir. Naïm a pleuré. Beaucoup. Mais pas assez. Parce que les bombes continuaient à tomber et qu'il fallait aider sa mère et sa sœur à trouver un abri qui puisse être suffisant. Il avait conscience que ce n'était pas possible. Mais il se devait de tenter l'impossible.

Naïm est un jeune Palestinien de 19 ans qui vit à Gaza. Depuis deux jours, sa petite sœur est malade. Elle a sans doute bu de l'eau qui n'était pas potable. Mais il n'y a plus d'eau potable. Et il faut bien boire. Naïm caresse les cheveux de sa petite sœur. C'est tout ce qu'il peut faire pour la soulager. Sa voisine qui est infirmière lui a dit qu'il faudrait un médicament. Mais il n'y a plus de médicaments. Parce que l'armée israélienne organise le blocus.

Naïm est un jeune Palestinien de 19 ans qui vit à Gaza. Il est à genoux près du corps de sa mère. Ses yeux sont secs. Il ne pleure pas. Sa colère est froide. Terrifiante. Il la sent qui vibre dans son corps. Il a juré près du corps de sa Maman. Qu'il entrerait en résistance. Pour elle et pour son grand-père. Et peut-être aussi pour sa petite sœur qui ne va pas mieux. Et aussi pour son ami Yasser qui ne jouera jamais en équipe nationale, parce que sa jambe s'est déchirée quand il y a eu l'explosion près de lui.

Quand l'armée israélienne tue, elle tue des poètes, elle tue des sages, elle tue des instituteurs et de futurs instituteurs, elle tue des musiciens. Elle tue des mères. Et des enfants. Quand l'armée israélienne tue, des instituteurs, des



poètes, des infirmières, des sages se disent qu'ils se sont peut-être trompés de voie. Alors ces instituteurs, ces infirmières, ces sages, ces poètes peuvent décider qu'il faut résister:

Plus on les tue, plus ils se lèvent. Est-ce si difficile à comprendre ? Pourquoi continue-t-on à croire que tuer les poètes, les sages, les infirmières, les sages, les mères ou les petites sœurs soit la solution ?



## Une journée à la mer

Iris travaille à la cellule culture d'un Centre public d'action sociale. Entre autres fonctions, elle organise, pour ce qu'ils appellent les bénéficiaires du service, un agenda d'activités pour les vacances de juillet et août.

Cette année, au milieu de nombreuses autres activités, Iris a décidé de proposer une journée à la mer. Comme elle travaille à la cellule culture, il lui semble qu'elle se doit d'y rajouter un petit plus. Ce sera la visite de la réserve naturelle du Zwin !

L'agenda est clôturé, distribué et les inscriptions aux différentes activités commencent à rentrer. La mer rencontre un véritable succès et Iris est rapidement obligée de clôturer les réservations. Le car est complet.

Et le grand jour arrive. 8h du mat'. Bon pied, bon œil, Iris accueille les adultes et les enfants qui vont l'accompagner ce jour. Il y a là Madame Van Loo et avec Jessie, Véronique et Kylian, ses 3 enfants qu'elle connaît bien puisqu'ils fréquentent régulièrement les activités organisées par la cellule. Monsieur et Madame Tamimi et leurs deux enfants, une jeune famille de réfugiés palestiniens qui profitent du premier jour de congé de monsieur. Il a enfin trouvé du travail après 6 années de galères et de combines pour permettre à la famille de survivre. Il y a aussi Madame Ornella, ancienne entrepreneuse qui a connu la grande vie avant que son usine ne tombe en faillite et ne la ruine elle-même. Madame Ornella revendique haut et fort, malgré son passé glorieux, le droit à l'aide sociale. Elle s'est habillée pour l'occasion. Une longue robe blanche jusqu'aux pieds, un large voile immaculé et un immense chapeau de la même couleur qui ondule au-dessus d'elle. Il y a là aussi, Madame Rose qui avait très envie de participer au voyage, mais qui a dû laisser ses trois chiens sous la surveillance de la voisine pour la journée et Monsieur Henry, qui participe à chacune des visites organisées par la commune et qui vient régulièrement demander un article 27 pour profiter d'une séance de théâtre. Il y a encore José dont on ne sait jamais très bien s'il dort dans la rue ou chez un copain... mais qui arrive, rasé de près et avec une odeur de parfum un rien écoeurante, mais qu'il a choisie en l'honneur de ceux et celles qui voyagent aujourd'hui avec lui. Et puis Eliane et ses sempiternels cabas aux contenus incertains, mais dont elle ne se sépare jamais...

Puis d'autres personnes, soit seules, soit en familles, un ou deux parents accompagnés de leur marmaille. Toutes et tous remplissent peu à peu le car...

Les sièges sont maintenant tous occupés et Iris donne le top départ à Roger, le pilote du jour: Le voyage se passe sans encombre. L'ambiance dans le car est calme et détendue. L'excitation monte d'un cran à la sortie de l'autoroute quand Roger annonce au micro qu'il ne reste qu'un quart d'heure avant d'arriver.

Tout le monde descend du bus. Iris convainc Eliane d'y laisser un de ses deux gros sacs. La dame garde l'autre où elle a rangé ses tartines ! Chacun profite de la petite collation offerte par le Cpas et puis, la visite en groupe de la réserve démarre. Le temps est splendide et même un peu chaud pour une balade dans cette réserve assez peu ombragée. D'autant plus que le soleil fait monter la température au fur et à mesure que les minutes passent. Midi est le bienvenu puisqu'il permet un arrêt, et offre à chacun la possibilité de trouver un coin d'ombre pour profiter d'un minimum de fraîcheur: Les pique-niques sont débâchés, parfois partagés et chacun est heureux de se désaltérer.

Puis la balade reprend. Les courageux marcheurs déambulent bien sagement dans la réserve, ce jusqu'à 16h, heure du rendez-vous avec le car. Chacun s'effondre sur son siège. La journée a été épuisante pour tous et le retour s'annonce des plus calmes.

Iris est assez contente de sa journée. Emmener une cinquantaine de bénéficiaires de son institution à la découverte d'une aussi belle et aussi exceptionnelle réserve naturelle que le Zwin est une belle satisfaction professionnelle et une belle réussite qui comptera quand il faudra établir le bilan des activités de la cellule culture.

Les portes du car se referment et le chauffeur s'apprête à démarrer quand Iris aperçoit, au fond, une petite main qui fait signe et la petite voix de Madame Rose qui demande : « On pourrait passer devant la mer pour la voir ? » Iris regarde le chauffeur, interloquée. Elle interpelle les autres personnes. « Y en a-t-il d'autres qui veulent voir la mer ? » Et les mains de se lever et de s'agiter ! Véronique Van Loo de crier du fond du car : « Kylian, mon petit frère n'a jamais vu la mer » ! Et d'autres voix de renchérir : « Je n'ai jamais vu la mer non plus » !

La famille palestinienne explique qu'au pays, elle vivait près de la mer, mais qu'ils ne l'ont plus vue depuis le jour où ils ont dû partir.

Flashback chez Iris. L'idée de cette journée à la mer. Puis l'idée du Zwin, clairement plus culturellement bankable qu'une bête journée à la plage. Les inscriptions qui tombent, le départ ce matin, puis la visite du Zwin où chacun fait preuve de bonne volonté pour suivre le groupe. Les images : les enfants qui donnent la main à leurs parents qui les tirent afin qu'ils continuent à suivre le groupe. Les plus petits sur les épaules ou le dos des papas, certains endormis l'après-midi. Les visages congestionnés. Le son : pas de plaintes, mais des souffles courts à chaque étape. Et le retour dans le car où chacun s'affale, finalement content que tout ça soit terminé...

Iris regarde Roger. Une larme au coin de l'œil de Roger. Ils se comprennent ces deux-là.

« On y va » dit Roger.

« Mais on sera en retard » ?

« Pas grave, j'expliquerai au patron. Il comprendra » répond Roger, le sourire aux lèvres. Et le car démarre.

« Là » ! C'est Monsieur Henry qui aperçoit le premier la mer. Les visages s'agglutinent aux fenêtres. Le car longe la côte. Les exclamations fusent. Iris comprend. « C'est pour ça qu'ils se sont inscrits au voyage ».

Elle regarde Roger qui sourit toujours et met le clignoteur pour pénétrer dans un parking pour les cars.

« Mais... » fait Iris.

Un clin d'œil de Roger pour toute réponse.

Et Iris de crier à tous ces gens sagement assis : « Vous avez une heure et demie. On se retrouve tous dans le car à 18h ».

Cris de joie. Gentille bousculade pour sortir du car. Et Iris de voir les vêtements qui s'envolent. Nombreux sont les enfants qui avaient leurs maillots de bain sous leurs shorts. Et ceux qui n'avaient pas encore enfilé leur maillot l'avait prévu dans les sacs. Et pour les rares qui n'y avaient pas pensé, ce sera en petite culotte ou en slip.

Les enfants barbotent déjà dans l'eau, accompagnés de quelques parents. D'autres adultes se contentent, mais avec délectation, d'y tremper les pieds en ayant pris soin... ou pas... de relever le bas des pantalons. José s'embarque

dans une démonstration de crawl, vêtu de son caleçon kangourou du plus bel effet ! Les derniers s'asseyent dans le sable. Eliane est parmi eux, avec ses deux cabas. On entend de partout de beaux et clairs éclats de rires.

Alors que la plupart sont déjà dans les vaguelettes, Madame Ornella est la dernière à sortir du car. Elle s'avance lentement et majestueusement vers la mer. Le vent léger s'engouffre dans son voile blanc donnant l'impression qu'elle flotte au-dessus du sable. Sans qu'elle n'esquisse un geste particulier, ses pieds quittent ses chaussures qui restent sur le sable et elle continue à avancer vers la mer. Puis elle y pénètre et s'y enfonce, sa longue robe faisant corolle autour d'elle. La plage s'est tue. Tous la regardent. « C'est beau » pensent certains. « Magique » rêvent d'autres. « C'est Fellini ! » s'illumine Iris l'italienne...

Le temps passe très vite. Mais tous sont là quand les deux aiguilles coupent l'horloge du car en deux parts égales. Ça raconte, ça rit, ça sourit, ça pétille dans les yeux. Et Roger tourne la clé pour lancer le moteur. Le voyage du retour est calme... et animé.

Iris s'inquiète auprès de Roger. Que va dire son patron ? Mais Roger a dans la tête 1000 images et 50 sourires qui sont autant d'arguments à sa disposition pour expliquer à son boss. Et s'il ne veut pas comprendre, ces images et sourires seront une belle carapace contre la futile engueulade...

Les années ont passé. Iris organise chaque année sa journée à la mer. Le car est devenu trop cher et c'est maintenant en train qu'ils se déplacent. Le groupe descend en gare d'Ostende. De là, Iris les guide jusqu'au bout de la digue, indiquant les différents lieux qui pourraient intéresser les gens et les familles. Arrivés à la fin de la digue, Iris explique que la journée est libre et qu'elle les attend « ici » au même endroit, pour qu'ils retournent tous ensemble jusqu'au train. Quand elle voit les sourires, quand elle comprend le plaisir des familles à se retrouver entre elles pour profiter ensemble de ce moment et de ce lieu un peu magique, Iris se dit que cette activité qu'elle propose maintenant, elle est vachement culturellement bankable. Et elle va plonger les pieds dans l'eau salée...







**Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl**

**ont collaboré à cet article**

Marc Chambeau

**rédaction et administration**

2 rue Taravisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | [travailler-le-social.be](http://travailler-le-social.be)

**éditeur responsable**

Marc Chambeau , Marina Cox , Brigitte Delforge , Bénédicte Legrand , Bénédicte Roy et Dominique Simon

**secrétariat de rédaction**

Xavier Briké , Marc Chambeau , Isabelle Lacourt ,  
Bénédicte Legrand , Anne Rakovsky

**conception et réalisation graphique**

Marina Cox et Dominique Simon

© [Travailler le social asbl](#), 2025





pas mieux. Et aussi  
pour son ami Yas-  
ser qui ne jouera  
jamais en équipe  
nationale, parce  
que sa jambe s'est  
dechirée quand il  
y a eu l'explosion  
près de lui.  
Quand l'armée is-  
raélienne tue, elle  
tue des poètes,  
elle tue des sages,  
elle tue des insti-  
tuteurs et de fu-  
turs instituteurs,  
elle tue des mu-  
siciens. Elle tue  
des mères. Et des  
enfants. Quand